

Ca doit être l'âge

Antoine Marvier
23 rue Chappe
75018 Paris
antoinemarvier@hotmail.com

Ca doit être l'âge !

(Toute la pièce se déroule au même endroit, dans le grand salon d'un appartement plutôt bourgeois, dans un beau quartier de Paris)

Sylvia : J'te préviens ça peut plus durer... Hein Stéphane ! Ca peut plus durer.

Stéphane : Oui !

Sylvia : Deux heures, qu'elle passe l'aspirateur dans la chambre. Deux heures. Non mais tu te rends compte.

Stéphane : Elle m'a dit qu'elle faisait les plinthes... C'est vrai, on pense jamais aux plinthes.

Sylvia : Faut pas deux heures pour faire les plinthes !

Stéphane : Ah oui mais elle fait aussi le dessus des portes du placard.

Sylvia : Le quoi ?

Stéphane : Le dessus des portes. Tu sais bien, la petite tranche... Y en avait besoin. Elle m'a fait passer le doigt dessus, c'était couvert de poussière.

Sylvia : Faut pas deux heures pour ça non plus.

Stéphane : Oui mais attend, elle fait aussi... Mince je m'en souviens pas... C'est...

Sylvia : Bon ça va, ça va... Alors, où ils en sont ? Tu leur as téléphoné ?

Stéphane : A qui ?... Oh mince ! Je m'en occupe tout de suite... (Il prend le téléphone). Allô ! L'entreprise Baticorps... Oui c'est Mr Chalon à l'appareil... Oui c'est ça, le fils de Mme Chalon... Ben j'voudrais savoir où ça en est ?... Ben des travaux !

Sylvia : Alors ?

Stéphane : Rien. C'est la secrétaire, elle est pas au courant... Le patron est sorti... Oui d'accord, merci... Ca y est, elle me transfère sur son portable. Ca sonne. C'est bon. Oui allô, bonjour Mr, c'est Mr Chalon à l'appareil... C'est ça, le fils de Mme Chalon... Ben c'était pour savoir ou ça en était... Ben des trav... Faut qu'ça sèche ! Mais déjà hier... Ah ! Une infiltration comme ça, ça sèche pas en trois jours...

Sylvia : Demande leur en combien de temps !

Stéphane : Et ça sèche en combien de temps, une infiltration comme... Ca dépend !... Ca dépend du temps !...

Sylvia : Mais à peu près, demande lui à peu près.

Stéphane : Mais approximativement... Quelques jours... Un mois au maximum...

Sylvia : Un mois ! Alors là hors de question... Jamais... Ils se foutent de ta gueule... Ils sont en train de la pigeonner ta mère... Ils peuvent très bien faire sécher plus vite. Ils ont qu'à allumer les radiateurs au maximum.

Stéphane : Et si vous allumez les radiateurs, au maximum... Vous l'avez déjà fait, ils chauffent à plein tube...

Sylvia : Et un sèche cheveux, ils peuvent très bien se servir d'un sèche cheveux...

Stéphane : ... C'est vrai ça, dite, vous avez pensé au sèche cheveux, ça pourrait... Il est mort... Il a pas tenu cinq minutes... Et l'ouvrier aussi... Quoi, l'ouvrier et mort lui aussi... Ah bon, lui aussi il a pas tenu cinq minutes... C'est vrai qu'en plein mois d'août, passer le sèche cheveux au plafond, avec les radiateurs plein gaz... Oui c'est sûr, il faut attendre... Bon ben merci... Je rappellerais... Au revoir...

Sylvia : Un mois ! Je te préviens Stéphane, je tiendrais pas un mois. Alors ça jamais !

Stéphane : Mais non, il a dit au pire un mois. Ce sera sûrement sec avant. Seulement il y a l'enduit, la peinture, le plâtre, la lessive. J'sais pas si c'est dans cet ordre mais ça fait vachement de boulot.

Sylvia : Parce que tu t'y connais, toi, maintenant.

Stéphane : Ben non. Mais c'était ça façon d'en parler. Ca avait l'air de faire vachement...

Sylvia : Passer un coup d'éponge, tremper un rouleau dans un pot de peinture...

Stéphane : C'est vrai que dis comme ça, ça... Mais c'est quand même tout un plafond. Et puis il m'a dit qu'elle était drôlement vache l'infiltration, dans la cuisine à ma mère. D'ailleurs pour qu'elle soit venue ici, c'est que...

Sylvia : N'empêche, elle aurait quand même pu aller à l'hôtel.

Stéphane : Elle supporte pas !

Sylvia : Quoi, elle supporte pas. D'abord tu me racontes que ta mère c'est la reine de l'indépendance, que c'est même pas la peine de me la présenter, qu'elle nous videra de son appartement en moins de dix secondes. Et maintenant elle s'enfuit pour trois gouttes d'eau. Elle a la terreur de l'hôtel, ça la rend claustro ou je ne sais quoi. Et elle qui a toujours refusé de venir chez toi, la voilà qui s'installe...

Stéphane : Mais c'est vrai, j'te jure !

Sylvia : Quoi c'est vrai !

Stéphane : Et ben qu'elle a toujours refusé de venir ici. Elle est venue une seule fois, c'était y a trois ans, elle est rentrée dans le salon, elle a été au bar, elle a vu qu'il n'y avait pas de gin et elle est repartie.

Sylvia : Du gin ?

Stéphane : Ben oui. Avec ma mère il faut du gin.

Sylvia : Ben là, y en a pas du gin.

Stéphane : Si, enfin je veux dire j'en avais acheté y a trois ans. Et puis avec mon frère, on l'a...

Sylvia : N'empêche que ça fait trois jours sans gin !

Stéphane : Trois jours, déjà trois jours ! C'est vrai que trois jours sans gin, ça fait beaucoup.

Sylvia : Non ça fait pas beaucoup Stéphane, ça fait trop. Et j'te préviens, que si ça continue ce sera elle ou moi...

Stéphane : Mais non, mais non. Ca va sécher. Ca va sécher.

Sylvia : Vite, il faut que ça sèche vite.

(La porte s'ouvre, la mère entre, déguisée en femme de ménage, un tablier, un foulard sur la tête)

Jacqueline : Ca va mon chéri ?

Stéphane : Oui maman.

Jacqueline : Dis moi mon biquet. Tu sais pas où il est, le suceur ?

Stéphane : Le suceur ?

Jacqueline : Oui, pour l'aspirateur. Pour faire le dessous des plinthes. Tu sais, entre les plinthes et la moquette...

Stéphane : C'était ça !

Jacqueline : De quoi mon biquet ?

Stéphane : Non, rien. Le suceur. Ben je sais pas. La femme de ménage elle range tout dans le placard, c'est peut-être là.

(*La mère va fouiller dans le placard. On voit qu'elle a déjà le suceur à la main et qu'elle fait semblant de chercher*)

Jacqueline : Ca y est, je l'ai. J'y retourne. Encore un peu de patience, Sylvia, une petite dizaine de minutes et ce sera fini. Vous voulez une tasse de thé, pour prendre patience ?

Sylvia : Non merci !

Jacqueline : Et du café ?

Sylvia : Non ça va bien. Merci.

Jacqueline : Ce sera comme vous voulez. Mais n'hésitez pas, surtout. Et toi mon chéri, un peu de café ?

Stéphane : Merci maman, ça fait déjà trois tasses depuis ce matin.

Jacqueline : Que je suis bête, j'avais complètement oublié. (*Elle tombe en arrêt devant deux valises posées près du bar*) Mais qu'est-ce que ça fait ici ? Enfin mon biquet, pas dans le salon, faut pas laisser des valises dans un salon, c'est...

Stéphane : Mais c'est les affaires de Florence, maman, elle va venir les chercher tout à l'heure. En fin d'après-midi.

Jacqueline : Eh bien, il y a tout le temps. En attendant, ce n'est pas bien. Voyons, des valises dans un salon mon biquet. Où as-tu l'as tête ?

Stéphane : Ah !

Jacqueline : Laissez, Sylvia, je m'en occupe. Au fait Sylvia, je pensais pour les rideaux du salon, un beau rose ?

Sylvia : Rose !

Jacqueline : Oui, un beau rose fuchsia. Enfin sinon ce sera comme vous voudrez. Si vous voulez on pourra aller les choisir ensemble. Je suis sûr que ça ne dérangera pas Stéphane de nous accompagner au marché st pierre...

(*Stéphane se redresse, les yeux exorbités*)

Jacqueline : Hein mon biquet, tu pourrais nous y accompagner cet après midi.

Stéphane : Ben !

Jacqueline : Un beau rose. Vous le voyez pas, Sylvia ?

Sylvia : Si, je le vois très bien.

Jacqueline : Bon allez, je vous laisse en amoureux, à tout à l'heure mon biquet.

(Elle retourne dans la chambre avec les valises)

Sylvia : Elle le fait exprès. T'as vu, elle le fait exprès. Ca fait la troisième fois depuis hier qu'elle remet les valises de ton ex dans notre chambre.

Stéphane : Mais non, c'est parce que dans le salon, ça...

Sylvia : Oh toi ! Mon chéri ! Mon biquet ! La reine de l'indépendance, la reine des individualistes. Tu t'es bien foutu de ma gueule !

Stéphane : Mais j'te jure, c'est la vérité. Tiens quand on était petit. Jamais elle ne mettait les pieds dans nos chambres, à moi et à mon frère. Le bordel que c'était, t'aurais vu. Et si jamais elle trouvait un de nos jouets dans la sienne...

Sylvia : Alors !

Stéphane : Pfiou ! Par la fenêtre !

Sylvia : Quoi par la fenêtre ?

Stéphane : Ben elle le balançait par la fenêtre. Ca faisait pas un pli.

Sylvia : Eh ben !

Stéphane : (*Chagrin*) C'est comme ça que j'ai perdu mon Dumbo.

Sylvia : Ton Dumbo ?

Stéphane : C'était mon éléphant. Ma peluche préférée. Elle l'a trouvé sur son lit, alors tu penses.

Sylvia : Aussi c'était idiot de ta part, sur son lit.

Stéphane : Mais non, c'était pas moi. C'était mon frère. Il l'avait fait exprès. Pour se venger. J'avais fait pareil avec sa boîte de playmobil chateau fort.

Sylvia : C'est du joli.

Stéphane : Pauvre Dumbo. Dire que pendant une heure j'ai attendu à la fenêtre.

Sylvia : Attendu quoi ?

Stéphane : Ben qu'il remonte ! Avec ses oreilles ! Dumbo ! Tu vois pas ! Moi j'croisais qu'il savait voler.

Sylvia : Ah !

Stéphane : Tu me diras, il a pas été perdu pour tout le monde.

Sylvia : Pourquoi ?

Stéphane : Ben elle jetait toujours côté cour, ma mère. Alors la fille de la concierge...

Sylvia : ... Dumbo, le chateau fort playmobil...

Stéphane : ... Piche la grenouille, le skate de mon frère, ses échasses, mon costume de trappeur, mon pisto-laser...

Sylvia : Tout ça pour la fille de la concierge !

Stéphane : Tiens, c'est peut-être à cause de ça si c'était un garçon manqué. C'est marrant j'y avais jamais pensé !

Sylvia : Bon allez ! Dis, si on allait au restaurant ce midi. Je t'invite.

Stéphane : ...

(La mère ouvre la porte, passe la tête)

Jacqueline : J'oubliais mon biquet. Pour midi, tu préfères du rôti de porc ou des côtes d'agneau ?

Stéphane : Ben c'est que...

Jacqueline : Ah il faut que tu me le dises tout de suite, biquet. Et vous Sylvia, vous avez une préférence, rôti de porc ou côtes d'agneau ?

Sylvia : Porc ! Rôti de porc !

Jacqueline : Vous avez raison, c'est un peu moins gras que l'agneau, et quand on a un petit ventre...

Sylvia : Quoi un petit ventre !

Jacqueline : Mais non, Sylvia, faut pas le prendre mal. Un petit ventre, c'est bien normal à nos âges, c'est inévitable. En plus il y a beaucoup de garçons qui trouvent ça très charmant. Allez, rôti de porc. Ca va pour toi, mon biquet ?

Stéphane : Ben !

Jacqueline : Très bien, je m'occupe de tout. Surtout ne vous inquiétez de rien, Sylvia.

(*Jacqueline referme la porte*)

Sylvia : Un mois ! Jamais ! Si a la fin de la semaine...

(*Elle sort en claquant la porte. La mère réouvre de son côté, hoche la tête, satisfaite, puis s'adresse sèchement à son fils*)

Jacqueline : Et toi, appelle ton frère. Qu'il vienne pour le dîner.

(*Elle referme, Stéphane se lève et va au téléphone*)

Stéphane : Mince j'avais complètement oublié... Allô, Thierry. Ouais c'est moi, Stéph... Ca va, ça va... Dis moi, faudrait que tu viennes dîner à la maison, ce soir... Pourquoi ? Ah j'en sais rien, moi, pourquoi ? C'est maman qui me l'a demandé... Ce qui lui prend, alors ça... Bien sûr qu'elle sera là... Attend, elle te l'a pas dit. De quoi. Ben que ça fait trois jours qu'elle habite ici... Si si, je te jure, à cause d'une infiltration... Si si, dans le plafond de sa cuisine. Mais moi je croyais qu'elle avait d'abord essayé chez toi. Vu que tu vis tout seul, enfin souvent... Thierry je te jure que c'est vrai... Et attend, ça encore c'est rien, tu l'as verrais, elle s'est mis un foulard sur la tête... Si, si, et depuis trois jours elle fait le ménage partout... Je te jure, même dans ma chambre... Si je te le dis, tiens, elle y est là, ça fait plus d'une heure qu'elle passe l'aspirateur dedans, elle est en train de faire le dessous des plinthes... Mais si, entre les plinthes et la moquette... Voilà, c'est ça... Ce qui lui prend, mais moi non plus je sais pas ce qu'il lui prend. Tu verras ce soir... Oui, rien que pour voir ça, ça vaut le coup de venir. Et puis comme ça tu pourras expliquer à Sylvia, elle me crois pas quand je lui dis que maman s'occupait jamais de nous... Non, je suis plus avec Florence... Sylvia, si elle est sympa, enfin là, à cause de maman... Eh ! Tu sais pas. Elle m'appelle mon biquet... Mais non, pas ma copine, maman... Je te jure, et puis sans arrêt. Ca va mon biquet, t'as besoin de rien mon biquet, tu préfère du rôti de porc mon biquet... Pourquoi du rôti de porc. Ben parce que c'est elle qui nous fait la cuisine... C'est pas possible c'est pas possible, je sais bien que c'est pas possible, n'empêche que tu verras ce soir... Malade ! Tiens c'est vrai ça, j'y avais pas pensé... Faut dire physiquement elle a l'air en forme... Mais c'est vrai que côté cerveau... Note, ça peut-être l'âge, aussi... Tu sais, quand on commence à oublier des trucs, à confondre des prénoms et tout ça. Tiens ! Comme ce matin. Elle m'a fait trois tasses de café, à chaque fois elle oublie qu'elle m'en a déjà fait... Ben oui, je sais que c'est pas normal qu'elle me fasse du café... Tu m'inquiètes, Thierry... Tu crois que ça pourrait être grave. Il faudrait peut-être appeler le docteur Jendreau. Oui t'as raison, ça sert à rien, il pourra pas venir l'ausculter, elle se méfiera tout de suite... Et un docteur qu'elle connaît pas... Ca changera rien, il lui suffira de voir la sacoche... Eh, et ton copain. Si tu sais, celui qu'est en troisième année de médecine... Je sais bien qu'il est pas encore docteur, mais tu lui dis juste de passer pour voir, comme ça, pour donner son avis, il en saura sûrement plus que nous... Il pourra la...

(*Jacqueline rentre, range l'aspirateur dans le placard, fouille à l'intérieur*)

Stéphane : Au fait sinon, Thierry, je voulais te dire, pour Dumbo. Je t'en veux plus... Ben mon éléphant... Ben celui qu'avait des grandes oreilles, même que tu tirais tout le temps dessus... C'est ça... Eh ben je t'en veux plus. Ben non rien, ça m'est venu comme ça... Eh Thierry, tu te rappelles la fille de la concierge...

(*Jacqueline repart dans la chambre armée du pistolet à vitre et d'un plumeau*)

Stéphane : ... Ca y est, elle est repartie faire les vitres... Mais non, pas la fille de la concierge, maman... Mais non moi ça va très bien. C'est maman qui m'inquiète. Essaye de le faire venir, ton copain... Un prétexte... Ben je sais pas moi... Ah si attend, j'ai une idée, il sait bricoler ton copain ?... Oui enfin si il sait recoudre une plaie il doit bien savoir bricoler un peu. Et puis installer des rideaux ça doit pas être trop compliqué... En plus y aura sûrement une notice... Oh non pour les rideaux, maman va s'en occuper, elle va y aller avec Sylvia... Ben oui, c'est maman, ben oui, elle veut qu'on mette des rideaux dans le salon. Ben je sais, enfin pourvu que ce soit pas trop grave... Bon allez, à tout à l'heure Thierry... (*Il raccroche*) ... Pourvu que ce soit l'âge...

Acte II

(Sylvia entre dans la pièce, hors d'elle, un sac à la main, Stéphane est sur ses talons)

Sylvia : Dégueulasses ! Dégueulasses ! Ils sont dégueulasses ! ... *(Sylvia sort un des rideaux du sac, ils sont roses fluo, ou en tous les cas d'une couleur criarde, fluorescente).* C'est bien simple, je n'ai jamais vu des rideaux aussi ignobles. Rose fuchsia !...

Stéphane : Vraiment ?

Sylvia : Oh toi, mon lapin, mon biquet. Non mais regarde, regarde, la honte. Tiens les vendeurs, les fabricants, tout le monde devraient avoir honte.

Stéphane : Moi je trouve qu'ils sont pas si...

Sylvia : Qu'est-ce qu'on va pouvoir en faire ? Les découper en petits morceaux pour envelopper des bonbons...

Stéphane : On peut pas faire ça Sylvia, tu sais bien que le copain de Thierry va venir tout à l'heure pour les accrocher. Je suis vraiment inquiet pour ma mère...

Sylvia : Ta mère, ta mère. Elle se fout de ma gueule, oui, ta mère. T'as vu la comédie qu'elle m'a joué dans le magasin : « Oui c'est vrai, c'est vrai, ce vert et très joli Sylvia, malgré tout je crois que vous avez raison, le rose est encore mieux... » Est-ce que je lui en ai seulement parlé une fois, de ce rose ?

Stéphane : Ca c'est vrai qu'elle a insisté !

Sylvia : Ah, tu vois ! Non elle se fout de ma gueule. Mais qu'est-ce que je lui ai fait ? Elle est possessive ou quoi ?

Stéphane : ... Possessive ! Ma mère ! Possessive ! Si tu...

(Jacqueline rentre à ce moment là dans le salon.)

Jacqueline : Ah tu es là mon biquet. *(Elle aperçoit le rideau qui traîne par terre et le ramasse aussitôt.)* Attention biquet, tu sais, tu vas le froisser, ce serait dommage. N'est-ce pas Sylvia ?

Sylvia : Et comment !

Jacqueline : *(Elle amène un pan de rideau à la lumière du jour)* Quand même Sylvia, quel coup d'œil ! Avoir réussi à trouver un tel coloris au milieu de toutes ces fripes. Dire que j'avais des doutes. Vous savez, c'est ici qu'ils vont prendre toute leur ampleur. Vraiment tu as de la chance mon chéri... Mince ! Déjà six heures ! Faut que je me dépêche de préparer le dîner ! A tout à l'heure...

(Jacqueline ressort)

Sylvia : Je te préviens Stéphane, le jour où elle quitte l'appartement, je jette les rideaux dans l'incinérateur !

Stéphane : ... Pourvu qu'elle ne soit pas malade.

Sylvia : Tu parles, elle nous enterrera tous.

Stéphane : C'est drôle, c'est exactement ce qu'elle nous disait quand on était petit.

Sylvia : De quoi ?

Stéphane : Quand on faisait trop de bruit avec mon frère. Elle nous disait, « Bon dieu vivement que je vous enterre, tous les deux ! »

Sylvia : Elle vous disait ça ?

Stéphane : Je te jure !

Sylvia : Enfin c'était pour rire ? Non ?

Stéphane : Si, si. Bien sûr. N'empêche, quand elle se mettait à parler d'aller chercher la pelle et la pioche dans la cave, on mouftait plus. Le silence qu'il y avait dans la maison.

Sylvia : Au fait. *(Sylvia va dans sa chambre et ressort avec les deux valises)* Il est six heures, ton ex ne devrait pas tarder !

Stéphane : *(Hésitant)* Oui, oui. *(Il attrape les valises et se prépare à aller vers l'entrée sur la pointe des pieds quand Jacqueline rentre à nouveau.)*

Jacqueline : Qu'est-ce que tu fabriques encore, mon biquet. Décidément c'est une manie...

Stéphane : C'est...

Jacqueline : Allez, allez, va remettre tout ça dans ta chambre, n'encombre pas inutilement le salon. Florence aura bien le temps de les récupérer après le dîner.

Sylvia : Le dîner ?

Stéphane : ... C'est...

Jacqueline : Allez ! Dépêche toi mon chéri.

(Jacqueline retourne dans la cuisine, laissant Stéphane à l'arrêt avec ses valises)

Sylvia : Le dîner ? Quel dîner ?

Stéphane : Ben c'est-à-dire !... Tu sais, c'était dans le parking du marché st pierre. Quand t'étais pas là. Elle a tellement insisté. Tiens, comme pour toi et les rideaux. Elle me disait sans arrêt : « tu as raison mon biquet, si Thierry dîne à la maison, c'est mieux que Florence reste aussi, ça fera deux filles et deux garçons ! »... J'te jure...

Sylvia : Jamais ! Alors ça ! Jamais !

Stéphane : Mais...

(Sylvia sort en claquant la porte.)

Stéphane : Sylvia !

(Stéphane attend un peu, quand on sonne à la porte d'entrée. Jacqueline passe la tête par l'entrebâillement de la porte de la cuisine.)

Jacqueline : Qu'est-ce que tu attends. Dépêche toi d'aller ouvrir.

(Stéphane ouvre la porte et Florence rentre. Ils sont tous les deux un peu empruntés.)

Florence : *(Elle lui fait la bise).* Bonjour Stéphane.

Stéphane : Bonjour, Florence !

Florence : Ca va ?

Stéphane : Ca va ! Et toi ?

Florence : Je peux entrer ?

Stéphane : Oui, oui, bien sûr ! *(En même temps il s'écarte de la porte et laisse passer Florence qui découvre ses deux valises posées dans le salon.)*

Florence : Ah ! Tu veux que je les prenne. C'est ça ?

Stéphane : *(il se précipite vers les valises.)* Non ! Non ! Surtout pas ! Attends, je vais les ranger ! *(Stéphane ouvre la porte de sa chambre.)* Ma mère est dans la cuisine, si tu veux lui dire bonjour.

(Stéphane rentre dans sa chambre avec précaution et referme derrière lui. Florence se presse vers la porte de la cuisine. Jacqueline la devance rentrant dans le salon. Aussitôt

Florence va jusqu'à la porte de Stéphane et colle son oreille sur le battant avant de revenir vers Jacqueline.)

Florence : C'est bon ! Alors ?

Jacqueline : D'abord, mon gin !

Florence : Excuse moi. Tout de suite ! *(Florence attrape dans son sac à main une bouteille de gin et la donne à Jacqueline. Celle-ci l'ouvre aussitôt et en prend une rasade au goulot.)*

Jacqueline : *(Elle soupire d'aise.)* Ca fait du bien !

Florence : Alors ? *(Mais Jacqueline l'a fait encore attendre en prenant une deuxième gorgée d'alcool.)*

Jacqueline : Tiens ! Remet là dans le sac. Faudrait pas que l'autre la découvre !

Florence : Alors ? Où ça en est ?

Jacqueline : Je ne lui donne pas trois jours.

Florence : Vrai ?

Jacqueline : T'inquiètes pas ! Elle est comme une cocotte minute. Et ça seule issue, c'est la porte !

Florence : Je ne te remercierais jamais assez, Jacqueline !

Jacqueline : Ca va, ça va. Puisque tu es sûr de ne pas te tromper !

Florence : J'en suis sûr. J'y ai encore réfléchi toute la nuit !

Jacqueline : Eh ben !

Florence : Pourquoi, tu penses que je fais une erreur ?

Jacqueline : Non, c'est juste que je ne vois vraiment pas ce que tu trouves à mon idiot de fils.

Florence : Oh ! Quand même !

Jacqueline : Quoi quand même ? C'est pourtant bien toi qui l'a quitté !

Florence : Parce que je m'ennuyais !

Jacqueline : Eh là ! Tu crois que tu ne vas plus t'ennuyer ?

Florence : Si ! Mais depuis j'ai réfléchi à ce que tu m'avais dit une fois, tu te rappelles : « En couple, soit on s'ennuie, soit on se tape dessus », alors !

Jacqueline : Oui, là c'est sûr, c'est pas Stéphane qui viendra te mettre des baffes...

Florence : Au fait, je voulais te demander. C'était comment, toi, avec le père de Stéphane ?

Jacqueline : Oh la ! Ca n'a pas duré deux rounds, juste le temps de faire mes deux nigauds. Ensuite, en me voyant, il rasait les murs. Dieu merci j'ai fini par le caser. A une dinde ! Exactement ce qu'il lui fallait. Depuis, il est heureux comme un coq en pâte !

Florence : Et Stéphane, tu trouves qu'il est heureux avec Sylvia ?

Jacqueline : Stéphane ! Stéphane ! Mais mon pauvre chou il serait heureux avec n'importe qui. Du moment qu'il peut s'affaler dans son canapé tous les soirs.

Florence : J'ai quand même un peu de scrupule vis-à-vis de Sylvia.

Jacqueline : T'inquiètes pas pour elle, c'est une coriace. Et puis, on aura qu'à lui refiler Thierry en échange ! Ce sera son cadeau d'adieu. Après tout si elle tient vraiment aux gènes de la famille...

Florence : Ah ! C'est pour ça le dîner !

Jacqueline : Mouais. Enfin c'est surtout une pierre de plus à l'édifice.

Florence : Quand même, je me sens coupable.

Jacqueline : Attend ! Je vais te rassurer tout de suite... (*Jacqueline va chercher le sac qui contient les rideaux et en étale un sous le nez de Florence*). Regarde !

Florence : Beurk ! C'est quoi.

Jacqueline : Des rideaux.

Florence : Mais c'est quand même pas elle qui ...

Jacqueline : En personne ! Et pourtant crois moi que j'ai tout fait pour l'en dissuader. Mais y a rien eu à faire. Têtue comme une bourrique la Sylvia.

Florence : Et elle veut les accrocher ici ?

Jacqueline : Aujourd'hui même. Dans le salon. C'est un copain de Thierry, Benoît je crois, qui doit venir exprès pour les installer. Il ne devrait pas tarder d'ailleurs. Alors tu vois, pour Sylvia....

Florence : Benoît ? C'est drôle, je croyais qu'il faisait médecine ?

Jacqueline : Médecine ?

Florence : Il me semble. Enfin peut-être qu'en plus il est bricoleur. Après tout s'il sait remettre un bras cassé en place ou recoudre une plaie...

(On sonne à la porte.)

Jacqueline : Ca doit être lui. Allez, je retourne à la tambouille. Ne bouge pas d'ici. Stéphane va être obligé de sortir pour ouvrir la porte.

Florence : Au fait, c'est pas trop dur, la cuisine ?

Jacqueline : De l'esclavage, oui ! *(On sonne encore. Jacqueline va d'abord prendre une dernière rasade de gin avant de se diriger vers la porte du salon).* Dire que des millions de bonnes femmes se gargarisent de leurs prouesses culinaires...

(Jacqueline ferme la porte en même temps que Stéphane rentre dans le salon.)

Stéphane : Je vais ouvrir, ça doit être Benoît et Thierry. *(Il s'arrête dans son élan)* Au fait ! Pour le dîner, je voulais te prévenir, Sylvia et moi on n'y sera pas. On va aller au restaurant. Tu comprends...

Florence : Tu sais, je peux m'en aller !

Stéphane : Non ! Non ! Surtout pas, comme ça tu pourras tenir compagnie à ma mère. *(On sonne une troisième fois. Cette fois Stéphane ouvre la porte pour de bon)* A ce propos, ne bouge pas, faut qu'on t'explique quelque chose...

(Thierry et Benoît rentrent, ce dernier porte une sacoche au bout de son bras)

Thierry : Salut Steph. Tiens bonjour Florence... Je ne pensais pas te trouver ici.

Stéphane : Salut Benoît. *(A Thierry)* Si, si, justement. D'ailleurs elle va te tenir compagnie ce soir pendant le dîner !

Thierry : C'est vrai Florence ?

Florence : Oui.

Stéphane : Nous on va au restaurant avec Sylvia, Thierry. Tu comprends, ça fait trois jours qu'on dîne ici. Sylvia elle en peut plus.

Thierry : Comme tu veux. Alors, où ça en est ?

Stéphane : Ben là elle est en train de préparer le dîner. Avant elle est venue avec nous pour acheter des rideaux...

Thierry : J'arrive pas à y croire ! T'entends ça Florence ?

Stéphane : Tiens au fait, Florence, tu n'as rien remarqué d'étrange, quand t'as été voir ma mère dans la cuisine.

Florence : Etrange !

Stéphane : Oui ! Etrange ! Thierry et moi on s'inquiète à propos de maman.

Florence : Non...

Thierry : On se demande si elle n'est pas malade.

Florence : Malade ? Mais qu'est-ce qu'elle aurait ?

Stéphane : Ca on en sait rien. Seulement tu vois, ça fait trois jours qu'elle est ici, et elle n'arrête pas de faire le ménage, la cuisine...

Florence : Et alors!

Thierry : Quand même Florence. Quand on la connaît. Tu sais bien que depuis qu'on a treize ans, pas une seule fois elle nous a fait à manger. (*A Benoît*) On devait se débrouiller tous seuls, même pour les courses. Elle nous laissait juste un peu d'argent... Pas beaucoup d'ailleurs.

Stéphane : Faut dire qu'est-ce qu'on s'achetait comme bonbons.

Florence : Peut-être qu'elle se sent seule.

Stéphane : Où alors c'est l'âge.

Thierry : Enfin, Benoît va pouvoir nous dire tout ça !

Benoît : C'est-à-dire...

Florence : C'est pour ça ! Moi je croyais qu'il venait pour accrocher les rideaux.

Benoît : Et bien il ne....

Stéphane : Si, si, il vient aussi pour accrocher les rideaux, mais c'est un prétexte. S'il peut en même temps ausculter maman. Sans qu'elle s'en rende compte.

Benoît : Sans qu'elle s'en rende compte !

Florence : Sans qu'elle s'en rende compte !

Thierry : Quoi ? On peut toujours trouver un stratagème.

Florence : Comment ça ?

Stéphane : C'est ça, Thierry à raison. D'ailleurs tu pourrais nous aider Florence.

Florence : Vous aidez, mais comment ça.

Stéphane : Si ! Si ! Tu sais comme elle t'aime bien ma mère. (*Aux deux autres*) C'est vrai ça, elle a toujours beaucoup aimé Florence. (*De nouveau à Florence*) On pourrait lui dire que tu veux la voir. Je ne sais pas, pour lui parler de tes problèmes...

Florence : Mes problèmes, quels problèmes ?

Stéphane : Peu importe !

Thierry : T'as qu'à lui raconter que t'es triste d'avoir quitter Stéphane, par exemple.

Stéphane : Ca c'est bien !

Florence : Et puis après ?

Stéphane : Et bien pendant que tu lui parles...

Thierry : ... Benoît rentre en douce et commence à installer les rideaux !

Florence : Je vois toujours pas où ça nous mène !

Stéphane : Je sais pas moi, il suffirait...

Thierry : ... Il n'aurait qu'à faire tomber un outil près du divan.

Benoît : Un outil ?

Stéphane : C'est ça ! Et ensuite tu n'auras qu'à la laisser seule avec Benoît.

Thierry : Tu lui dis qu'il faut que tu ailles aux toilettes, par exemple.

Stéphane : Ca marchera tout seul.

Benoît : Mais j'ai pas d'outils moi !

Thierry : Comment ça, tu n'en as pas amené pour accrocher les rideaux.

Benoît : Non ! Je savais pas. J'ai jamais accroché de rideaux de ma vie.

Stéphane : Et ta sacoche ?

Benoît : Elle est presque vide. Je suis juste passé prendre un stéthoscope au labo de l'école de médecine et deux trois autres trucs... Mais j'ai rien d'autre.

Thierry : Et toi, Stéph, t'en as pas des outils, ici ?

Stéphane : ... ?

Florence : Si, si, il y a ceux qu'a laissé Eric dans la cuisine. Tu sais Stéph, quand il était passé il y a un an pour installer les étagères. Il est jamais revenu les prendre. Ensuite il est parti au Nicaragua.

Stéphane : Mais je sais pas si ils y sont encore.

Florence : Si tu sais pas, c'est qu'ils y sont encore.

Thierry : Bon ben alors moi et Benoît on va dans la cuisine récupérer les outils.

Florence : Tu verras ils sont sous l'évier, complètement à droite, il y a un renforcement.

(Benoît et Thierry s'en vont vers la porte de la cuisine.)

Stéphane : Et n'oublie pas d'envoyer maman dans le salon.

Benoît : Mais vous savez, j'en suis qu'à ma troisième année, je ne suis pas encore...

Thierry : T'en sauras toujours plus que nous. Et puis c'est histoire de nous rassurer. Peut-être que c'est seulement à cause de l'âge. Allez, on y va... N'oublie pas ta sacoche. *(A Florence)* Tu n'auras qu'à frapper à la porte de la cuisine quand tu auras mis ma mère en condition...

(Thierry et Benoît quitte le salon et rentrent dans la cuisine. Stéphane se prépare à rentrer dans sa chambre)

Stéphane : Bon je te laisse. Faut que j'aille me préparer. Oh ! *(En même temps il avise le sac à main de Florence, un gros sac à mai, posé sur le buffet)* Vaut mieux que je range ça dans la chambre. Ma mère veut plus...

Florence : Non ! Att !

(Florence intervient trop tard. Stéphane a découvert la bouteille de gin dans le sac de la jeune femme)

Stéphane : Du gin ? Florence ? Tu bois du gin ?

Florence : *(Après un instant d'hésitation elle baisse la tête, comme prise en flagrant délit)* Oui !

Stéphane : Mais depuis quand ? C'est... C'est quand même pas à cause de nous ?

Florence : *(Elle hoche la tête de plus belle)* Si. C'est depuis qu'on est plus ensemble, je ...

Stéphane : Ca alors ! Remarque tant mieux...

Florence : Hein ?

Stéphane : Non enfin je veux dire, pour ma mère. Comme ça t'auras même pas besoin de jouer la comédie. Ce sera plus facile pour toi. Et ben dis donc.

Florence : Je suis désolé Stéphane.

Stéphane : C'est pas grave, Florence... Dis, il vaudrait peut-être mieux que je prenne ton sac, non ?

Florence : *(Elle hésite puis fini par hocher la tête)* Oui, tu as raison ! Je te remercie de penser à moi Stéphane !

Stéphane : C'est normal, Florence ! Bon allez à tout à l'heure, et surtout n'oublie pas de frapper à la porte de la cuisine quand ma mère sera prête.

Florence : Promis.

(Stéphane : Pauvre Thierry, il va passer un drôle de dîner, ce soir, entre toi qu'es triste et ma mère qu'est malade, enfin...)

(Stéphane sort. Jacqueline rentre aussitôt)

Jacqueline : Alors qu'est-ce qu'il se passe ? Attends ? *(Elle se tourne vers là où se trouvait le sac de Florence)* Ben où il est ? Où tu l'as mis ?

Florence : C'est Stéphane, j'ai pas compris, il a dit qu'il valait mieux pas que tu trouves mon sac dans le salon, que...

Jacqueline : Bon dieu l'abruti congénital ! Mais je parlais des valises. Des valises ! Il ne sait même pas faire la différence entre un sac à main et des valises. Ah le maudit !... Au fait, pourquoi tu ne l'en as pas empêché.

Florence : C'est-à-dire. Il est tombé sur ta bouteille de gin. Il a crû que je m'étais mise à boire. C'est ce que je lui ai dis. Alors il a préféré l'emmener avec lui. Tu vois pour me rendre service. C'est quand même bon signe, Jacqueline, ça veut dire qu'il pense encore à moi, non ?

Jacqueline : Alors que moi, tout le monde s'en fout ?

Florence : Dis, tu m'en veux. Tu ne vas pas me laisser tomber, hein ?

Jacqueline : Mais non. De toute façon avec un peu de chance, dès ce soir, avec le dîner...

Florence : Justement. C'est ça qu'il fallait que je te dise.

Jacqueline : De quoi ?

Florence : Et bien Stéphane et Sylvia, ils vont au restaurant. C'est Sylvia qui...

Jacqueline : Ah la garce ! Ah la garce ! La chameau ! C'est qu'elle est coriace la bougresse !

Florence : Et attend, tu sais pas la meilleure !

Jacqueline : De quoi encore ?

Florence : Et ben Thierry et Stéphane, ils ont peur que tu sois malade.

Jacqueline : Malade ? Mais où est-ce qu'ils ont été pêcher une...

Florence : Mais si, ils trouvent ça tellement bizarre que tu fasses le ménage, la cuisine... Tiens, c'est même pour ça qu'ils ont fait venir Benoît.

Jacqueline : Qu'est-ce qu'il vient foutre là, lui ?

Florence : Comme je te le disais, il est en troisième année de médecine alors... En fait il n'a jamais installé de rideaux de sa vie.

Jacqueline : Et qu'est-ce qu'il compte faire, m'opérer dans la cuisine ?

Florence : T'es bête. Non, il veut juste essayer de t'ausculter. C'est pour ça qu'ils t'on dis de venir dans le salon. Je suis sensée te mettre en condition, figure toi...

Jacqueline : En condition, m'ausculter, mais ils sont complètement... Note, attend voir ! Ca me donne une idée !

Florence : Qu'est-ce que tu veux faire ?

Jacqueline : Laisse, je m'en occupe. Tu vas voir la Sylvia. Elle va l'avoir son dîner. Ce va même être la méga fiesta. Fais moi confiance !

Florence : Mais qu'est-ce...

(Jacqueline va vers le divan, s'affale dessus. A moitié allongée et laisse aller sa tête en arrière.)

Jacqueline : Chut !... Ca y est... Je suis en condition. Tu peux donner le signal !

Acte III

(Florence hésite un peu puis s'en va frapper à la porte de la cuisine avant de revenir s'installer près de Jacqueline sur le sofa. A tout hasard elle lui prend la main. Après quelques secondes la porte s'ouvre, Benoît rentre sur la pointe des pieds, sa sacoche au bout de son bras et l'escabeau à l'épaule. Après quelques pas il se prend les pieds dans l'escabeau et s'affale lamentablement derrière le divan. Il se redresse finalement et continue son chemin jusqu'au mur, à droite et devant le divan. Après avoir posé sa sacoche tout près du divan il cale l'escabeau contre le mur et monte dessus armé d'un tournevis. Il le fait tomber par terre, au pied du divan. Sur le divan Jacqueline fait comprendre à Florence qu'elle peut s'en aller.)

Florence : Bon ben je vous laisse !

Benoît : *(Malgré lui)* Déjà !

Florence : *(Elle l'encourage d'un clin d'œil)* Je dois aller aux toilettes. A tout de suite.

(Florence sort. En même temps Jacqueline s'allonge un peu plus sur le divan, met la tête en arrière. Benoît pioche doucement dans sa sacoche et ressort son stéthoscope qu'il visse à ses oreilles. A pas de velours il s'approche de Jacqueline tout en réchauffant le bout du stéthoscope en le testant sur la paume de sa main. Il va pour le poser sur la poitrine de Jacqueline quand celle-ci se redresse soudain.)

Jacqueline : Alors !

(Benoît fait un bond en arrière et se précipite vers son escabeau.)

Jacqueline : Mais où il va comme ça ? *(Puis elle se lève et se rapproche de Benoît qui a monté les trois premiers barreaux de l'escabeau.)* Hein mon gaillard, jusqu'où vous compter monter comme ça ?

Benoît : Je... Il faut que j'accroche les rideaux.

Jacqueline : Et vous compter les accrocher avec ce que vous avez sur les oreilles ?

Benoît : Non ! Enfin si ! C'est-à-dire si... C'est pour le mur !

Jacqueline : Le mur ?

Benoît : Oui, pour le sonder... Au cas où...

Jacqueline : Au cas où quoi ?

Benoît : Au cas où il y aurait déjà des trous ! Des trous déjà fait, vous voyez...

Jacqueline : Des trous ?

Benoît : Oui ! Il y a déjà sûrement eu des rideaux ici, forcément. Alors il suffit de retrouver les trous, comme ça... Comme ça...

Jacqueline : Comme ça on peut les retrouver !

Benoît : C'est ça ! C'est beaucoup plus facile !

(Jacqueline fouille la sacoche de Benoît et en ressort un marteau de réflexe)

Jacqueline : Et ça ?

Benoît : Ben c'est un marteau !

Jacqueline : En caoutchouc ?

Benoît : Ben oui ! C'est pour ne pas se faire mal aux doigts. Quand on rate le clou.

Jacqueline : *(Elle lève les yeux au ciel)* Bon allez ça suffit. *(Elle parle dans l'embout du stéthoscope)* Tout le monde descend. *(En même temps elle assène un petit coup de marteau sur le mollet de Benoît)*

Benoît : Aïe !

Jacqueline : Allez, allez. *(Elle continue à lui assener des petits coups de marteau.)* Allez, allez, plus vite que ça. *(Toujours à l'aide du marteau elle force Benoît à se rendre jusqu'au divan, Benoît fait ce qu'il peut pour se protéger.)* Assis ! Assis j'ai dit ! *(Terrorisé, Benoît finit par s'asseoir et reste sans bouger les mains posées sur ses genoux, Jacqueline se place devant lui tout en tapotant avec le marteau dans sa main.)* Alors comme ça, je suis Malade ?

Benoît : *(Il se redresse d'un bond)* Alors là non ! Sûreme... *(D'un coup de marteau Jacqueline le force à se rasseoir)* Aïe.

Jacqueline : Chut... Assis ! Alors comme ça je suis malade.

Benoît : C'est-à-dire, je n'ai pas l'impre...

Jacqueline : Dites moi, qui avez-vous à l'école de médecine ?

Benoît : Je suis les cours du professeur Charles Méreuil.

Jacqueline : Charlot ?

Benoît : Hein ! Vous, vous connaissez Charl... Vous connaissez le professeur Méreuil !.

Jacqueline : Si je connais Charlot ? Enfin, je suppose qu'il est au courant que vous jouez les apprentis docteur pendant vos week-ends ?

Benoît : *(Il se redresse aussitôt)* C'est-à-dire...

Jacqueline : Oui, je vois. Et je suppose qu'il serait préférable qu'il n'en sache rien.

Benoît : *(Il tombe à genoux aux pieds de Jacqueline)* Pitié !

Jacqueline : Que vous fauchez les instruments de l'école de médecine, il vaudrait mieux que personne ne l'apprenne non plus !

Benoît : Je ferais tout ce que vous voudrez ! Je vous le jure !

Jacqueline : Très bien ! Allez, assis ! Assis j'ai dis !

(Benoît se relève et s'assoit avec précaution sur le bord du divan)

Jacqueline : Reprenons. Donc je suis malade ?

Benoît : *(Il hoche la tête, perdu)* Ah !

Jacqueline : Très malade.

Benoît : Très malade.

Jacqueline : C'est grave.

Benoît : A ce point !... Vous êtes mourante ?

Jacqueline : Non, n'exagérons rien. Grave, ce sera suffisant... Bon ! C'est le cerveau ! J'ai le cerveau qui déconne !

Benoît : Ah !

Jacqueline : Oui, le cerveau. Et qu'est-ce que j'ai au cerveau ?

Benoît : Alors ça ! Pfff !

Jacqueline : Vous devez bien avoir une idée, vous faites médecine oui ou non.

Benoît ; C'est-à-dire, je ne suis qu'en troisième année. Et comme on commence par le bas, par les pieds...

Jacqueline : Evidemment ! Et vous en êtes où, de votre remontée ?

Benoît : A l'iléon !

Jacqueline : L'iléon ?

Benoît : Oui, l'iléon.

Jacqueline : Et il est où l'iléon ?

Benoît : Là (*en même temps Benoît indique le bas de son ventre*) Juste entre l'intestin et le gros colon.

Jacqueline : Evidemment, jusqu'au cerveau ça fait une trotte.

Benoît : Ca c'est sûr !

Jacqueline : Et on pourrait pas le faire monter jusqu'au cerveau, l'iléon. Comme ça, discrètement.

Benoît : C'est-à-dire.

Jacqueline : On ne dirait rien à Charlot. Ca resterait entre nous. Juste pour quelques jours. Un ou deux.

Benoît : Discrètement alors.

Jacqueline : Mais oui, mais oui ! Tenez, on a qu'à le glisser là, juste à l'arrière du crâne, d'accord ?

Benoît : Bon !

Jacqueline : Reste maintenant à trouver ce qui lui arrive, à cet iléon... Hein ?

Benoît : Ben...

Jacqueline : Dites donc faites un effort mon vieux, il doit sûrement lui arriver des bricoles de temps à autres.

Benoît : Des fois il s'in flamme... Où aussi il se bouche... Il s'obture... Sinon il y a toujours le cancer de l'iléon !

Jacqueline : Non, non, on attrapera cette saloperie bien assez tôt. Une obturation de l'iléon, ça me paraît tout à fait suffisant... Bien !... Et qu'est-ce que je risque, avec mon iléon qu'est bouché...

Benoît : Je sais pas. Ca in flamme ce qu'il y a autour...

Jacqueline : Vous n'auriez pas quelque chose de plus spectaculaire sous la main.

Benoît : Peut-être que ça peut éclater, comme la rate !

Jacqueline : Vous y êtes. Il risque d'éclater. Le moindre choc, la moindre émotion, et boum !

Benoît : Boum !

Jacqueline : L'iléon pète ! Et un iléon qui pète, ça doit pas être beau à voir, non ?

Benoît : Ah ça non !

Jacqueline : Donc !

Benoît : Donc ?

Jacqueline : Donc il ne faut pas me contrarier !

Benoît : Ah ça non !

Jacqueline : Sinon !

Benoît : Sinon ?

Jacqueline : Sinon !

Benoît : Sinon vous téléphoner à Charlot.

Jacqueline : Eh, coco, faut suivre un peu. Il faut pas me contrarier, sinon ! (*Elle montre en même temps l'arrière de son crâne*)

Benoît : (*Tout excité*) Sinon votre iléon pète ! C'est ça ?

Jacqueline : C'est ça ! Vous y êtes ! A la moindre contrariété. Boum l'iléon.

Benoît : Boum l'iléon !

Jacqueline : Donc tout le monde doit faire ce que je dis. D'accord ?

Benoît : D'accord !

Jacqueline : Sinon ?

Benoît : Boum l'iléon !

Jacqueline : Voilà, et bien maintenant il ne vous reste plus qu'à leur expliquer !

Benoît : Leur expliquer. Mais à qui ?

Jacqueline : Et bien à mes deux nigauds de fils. Vous leur expliquer tout ça. Qu'il ne faut surtout pas contrarier mes plans... Dites, vous n'allez pas m'obliger à téléphoner à Charlot, quand même...

Benoît : Je ferais tout pour les convaincre ! Je vous le jure ! Je vous le jure !

Jacqueline : Voilà. Bon, maintenant je vais vous faire une liste de courses. Vous irez me chercher tout ça à la quincaillerie...

Benoît : Pourquoi faire !

Jacqueline : Pour installer les rideaux pardi. Elle les veut, elle les aura...

Benoît : C'est-à-dire, je...

Jacqueline : Oui je sais, vous n'allez pas plus loin que la couture. Mais vous inquiétez pas, je m'en charge. Vous n'aurez qu'à me passer les outils. Vous avez un papier ?

(Thierry fouille timidement sa sacoche et en ressort un carnet d'ordonnance ainsi qu'un stylo)

Jacqueline : « Ceci est une ordonnance test, réservé à l'école de médecine... » Ma parole, mais c'est qu'il est venu avec toute la panoplie. Enfin pour la quincaillerie ça ira... Alors *(Elle note rapidement sur la fiche tout en marmonnant puis elle tend le papier à Benoît)*

Benoît : C'est difficile à lire !

Jacqueline : Quand vous aurez trouvez un docteur qui n'écrit pas comme un cochon ?

Benoît : ... Une mèche de six... Des chevilles de six... Des vis de quatre, un cruciforme... Une bouteille de gin ! Du gin ? Pour accrocher les rideaux ?

Jacqueline : Oui, et cet outil là je vous conseil de ne pas l'oublier, sinon...

Benoît : Tout ce que vous voudrez.

Jacqueline : A la bonne heure ! Bon je retourne a la cuisine, je vous envoie vos petits camarades et ensuite vous allez me chercher tout ça, d'accord ?

Benoît : C'est-à-dire...

Jacqueline : Bon sang ! *(Jacqueline fouille dans sa poche et en ressort deux billets.)*

Benoît : Je ne suis qu'en troisième année vous comprenez...

Jacqueline : *(Elle donne les billets à Benoît)* Tenez docteur, pour la consultation !

(Jacqueline s'en va dans la cuisine. Pendant ce temps Benoît sort son téléphone portable et commence à faire des allers retours dans la pièce en faisant semblant d'avoir une conversation. Thierry et Florence rentrent dans le salon au bout d'une minute)

Benoît : *(Il fait signe aux deux autres qu'il n'en a plus pour très longtemps)*
Oui !... Exactement !... La pupille est légèrement dilatée...

Thierry : Je vais chercher Stéphane.

Benoît : Le pouls est normal. Juste une légère arythmie... Tout a fait... Pas de quoi s'inquiéter...

(Stéphane rentre dans le salon, Sylvia le suit de mauvaise grâce et s'installe aussi loin que possible de la scène)

Stéphane : *(A Florence, en murmurant)* Alors ?

Florence : Je ne sais pas, on attend.

Benoît : C'est exactement ce que je pensais. Cela confirme bien mon diagnostic Charl... Professeur... Une surveillance étroite... Et surtout aucune contrariété, bien sûr... Je me charge d'avertir la famille immédiatement, Mr Mereuil... C'est ça, bon week-end à vous. Et bonjour à madame... *(Il raccroche)*

Stéphane et Thierry : Alors ?

Benoît : Avant tout j'ai préféré demander la confirmation de mon diagnostic au professeur Méreuil, vous comprenez...

Stéphane et Thierry : Oui, oui, alors !

Benoît : Alors c'est l'iléon !

Stéphane et Thierry : L'iléon ?

Sylvia : *(Avec un temps de retard, suspicieuse)* L'iléon ?

Benoît : Oui, l'iléon. C'est grave !

Stéphane : Très grave ?

Thierry : Elle va mourir ?

Benoît : Non, non, n'exagérons rien. Il est encore bien trop tôt pour se prononcer.

Thierry : Il faut l'emmener à l'hôpital ?

Benoît : Surtout pas ! Surtout pas ! Dans son cas ! La moindre contrariété...

Stéphane : Mais ça se trouve où l'iléon ?

Benoît : L'iléon, il se trouve là, juste là, *(Il indique l'arrière de son crâne)* c'est, c'est, enfin c'est une sorte de tuyau si vous voulez...

Thierry : Et qu'est-ce qu'il a ?

Benoît : Il est bouché...

Sylvia : Dite c'est pas médecine, c'est plomberie que vous auriez dû faire !

Stéphane : Chut, Sylvia, il fait ça pour nous. Sinon on y comprendrait rien.

Benoît : Une obturation, si vous préférez.

Thierry : Mais comment elle a pu attraper ça ?

Benoît : En général c'est à la suite d'un stress important... D'un...

Stéphane : La fuite, c'est la fuite du plafond dans sa cuisine...

Thierry : Ca te semble possible, Benoît ?

Benoît : Comme facteur déclenchant, pourquoi pas. Si le terrain est favorable !

Stéphane : C'est sa fuite, c'est sûr, c'est sa fuite.

Thierry : Et qu'est-ce qu'on peut faire, t'es sûr qu'on peut pas l'emmener à l'hôpital.

Benoît : Sûr ! La dessus le professeur est catégorique. Surtout pas l'hôpital. Vous comprenez, elle n'a pas conscience de ce qui lui arrive. Et à la moindre émotion, à la moindre contrariété...

Stéphane : Oui !

Thierry : Oui !

Benoît : Eh ben l'iléon pète... Enfin je veux dire il éclate... Et...

Stéphane : Et ?

Thierry : Elle en mourrait ?

Benoît : Non, pas forcément. Mais ce n'est pas beau à voir...

Stéphane : Mais qu'est-ce qu'on peut faire, alors ?

Benoît : Rien, attendre...

Stéphane : Attendre quoi ?

Benoît : Que la pression baisse... Toute seule.

Thierry : Mais combien de temps ?

Sylvia : Oui, combien ?

Benoît : Ah ça ! Ca ! C'est extrêmement variable. Un ou deux jours, une semaine. Enfin je ne connais pas de cas qui ait duré plus d'un mois.

Stéphane : Et si on répare la fuite de sa cuisine ?

Benoît : Cela pourrait aider, éventuellement...

Thierry : On peut téléphoner à l'entreprise qui s'en occupe. Je suis prêt à participer au frais, Stéphane.

Stéphane : J'espère que cela leur suffira.

Sylvia : Oh pour ça ils vont être comblés !

Thierry : On aura qu'à leur dire que c'est une question de vie ou de mort.

Benoît : Mais, attention, je ne vous garantie rien...

Stéphane : Il y a aussi le foulard qu'elle s'est enroulée autour de la tête. Ca fait trois jours qu'elle ne le quitte pas...

Thierry : On peut essayé de lui enlever. En douceur...

Benoît : A première vue je n'y vois aucune contre indication... Du moment que vous ne la contrariez pas...

Stéphane : *(Il avise soudain l'ordonnance que Benoît tient dans sa main droite)* Tu lui as prescrit des médicaments ?

Benoît : Ca ! Oh, non, non, c'est juste une petite liste pour les rideaux, il manque deux trois bricoles. Je vais aller chercher tout ça...

Thierry : *(Il s'empare de l'ordonnance)* Tu plaisantes Benoît, tu nous rends déjà bien assez service. Je vais m'en occuper...

Benoît : Non ! Att...

Thierry : ... Une mèche de six ! Dis donc t'écris déjà comme un toubib, toi. Des vis de quatre !... Une bouteille de gin ! Du gin ?

Sylvia : Du gin !

Stéphane : Oh ! Florence !

Florence : Ah non ! Là non, je te jure...

Thierry : Benoît ! C'est toi, tu...

Benoît : *(Il finit par baisser la tête.)* Oui, c'est moi. Vous savez, la troisième année de médecine, c'est terrible ...

Thierry : Je me demande si je ne ferais pas mieux de ne pas t'en rapporter...

Benoît : *(Il se jette au pied de Thierry)* Pitié ! Pitié ! C'est une question de vie ou de mort ! Je t'en supplie !

Florence : *(Elle se rapproche de Benoît)* Rapporte lui, va ! On parlera de nos problèmes d'alcool ensemble.

Benoît : Oui, tout ce que vous voudrez !

Thierry : Bon d'accord !

Benoît : Merci ! Merci ! Merci Florence, merci à vous tous !

Thierry : Ca va ! Ca va ! Allez, je reviens dans dix minutes. Tu tiendras quand même jusque là !

Benoît : Je tiendrais !

(Thierry sort par la porte d'entrée)

Stéphane : Au fait Benoît, quand tu dis pas la moindre contrariété, c'est vraiment aucune, aucune, même pas...

Benoît : Aucune, sur ce point le professeur a été catégorique !

Stéphane : Dis, Sylvia !

Sylvia : Ca va, j'ai compris, on oublie le restau !

Stéphane : C'est ma mère quand même.

Sylvia : Mais oui, mais oui !

(Jacqueline ouvre à ce moment)

Jacqueline : C'est prêt ! Tout le monde à table !

Stéphane : Surtout ne t'inquiètes pas, maman, Thierry arrive tout de suite.

Jacqueline : Pourquoi voudrais-tu que je m'inquiète mon biquet. Allez dépêche toi, ça va refroidir.

(Florence, Sylvia et Stéphane rentrent à la queue leu leu tandis que Jacqueline leur tient la porte. Stéphane ferme la marche et tente d'accrocher le foulard de sa mère qui esquive de justesse.)

Jacqueline : *(A Benoît qui attend dans le salon)* Donnez moi quelques minutes et je suis à vous !

Acte IV

(Jacqueline dort seul dans le salon, affalée sur le canapé dans une pause d'ivrogne, une bouteille de gin à côté de sa main pendante. Elle ronfle. C'est le matin et les rideaux ne sont pas fermés. Sylvia ouvre la porte de sa chambre, et sort avec les deux valises de Florence. Avec elle traverse le salon en passant derrière le divan et s'en va frapper sur la porte de l'autre chambre. Florence finit par sortir et referme délicatement la porte derrière elle, les deux jeunes femmes sont maintenant derrière le divan)

Sylvia : Tiens ! *(Elle lui tend les valises.)* Je me suis dis que tu en aurais peut-être besoin.

Florence : *(Elle les pose par terre)* Merci !

Sylvia : Alors, ça va ? Thierry ?

Florence : Génial ! Dire que je n'y avais même pas pensé !

Sylvia : Tu vois. Alors sans rancune ?

Florence : Sans rancune ! *(Les deux filles s'embrassent)*

(Sur le divan Jacqueline grommelle et finit par se redresser, la tête en vac. Un rai de lumière vient lui frapper juste sur les yeux !)

Jacqueline : Soleil !

(En même temps Florence et Sylvia se précipitent de part et d'autre du salon et tirent les rideaux accrochés la veille.)

Jacqueline : *(Ouvrant à demie les paupières)* Beurk ! C'est pire ! *(Les deux filles vont pour les rouvrir, Jacqueline les arrête d'un geste.)* Ca va ! Ca va ! J'espère que vous allez me virer ces horreurs !

Sylvia : Aujourd'hui même ! Au moins notre visite au marché St pierre aura servi à quelque chose. *(A Florence)* J'y ai repéré un bleu, un turquoise avec des bandes vertes...

Jacqueline : Eh ben !

Florence : Ca te dérange si je t'accompagne. Je crois que Thierry n'a pas non plus de rideaux chez lui.

(Assis sur le divan Jacqueline mime d'une façon comique la conversation entre les deux jeunes femmes.)

Sylvia : Tu plaisantes. Ce sera avec plaisir.

Jacqueline : « Avec plaisir ! »

Sylvia : Au fait, vous voulez que je vous prépare un café, Jacqueline !

Jacqueline : Ca sera pas de refus !

Sylvia : Pour toi aussi, Florence ?

Jacqueline : « Avec plaisir ! »

Florence : Si ça ne te dérange pas !

Sylvia : Tu plaisantes, j'en ai pour cinq minutes.

(Sylvia sort du salon et rentre dans la cuisine, elle laisse la porte grande ouverte derrière elle.)

Florence : Tu sais, je ne te remercierai jamais assez pour tout ce que tu as fait pour moi, Jacqueline.

Jacqueline : Mais oui, mais oui ! Puisque tu es sûre d'y trouver ton compte.

Florence : Sûre ! Thierry est formidable !

Jacqueline : Je ne vois vraiment pas ce que vous pouvez trouver à mes deux abrutis de fils !

Florence : Oh ! En tous les cas, hier, je ne me suis pas ennuyée une seule minute.

Jacqueline : Ca viendra, ça viendra !

(Sylvia rentre avec un plateau et sert Jacqueline, Florence, puis elle)

Florence : Merci !

Sylvia : On peut trinquer à la fin du complot, alors !

Florence : Au fait, tu as deviné quand ?

Sylvia : D'abord le coup du gin, quand Stéphane m'a dit qu'il en avait trouvé dans ton sac à main. Et puis avec l'iléon...

Florence : Pourquoi l'iléon ?

Sylvia : Ben je fais des mots croisés de temps en temps, est la définition qu'il donne pour l'iléon c'est toujours : « entre le gros colon et l'intestin », alors tu vois...

Jacqueline : Oui jusqu'au cerveau ça fait une trotte !

Florence : Ca me fait penser, faudra qu'on appelle Benoît, pour le remercier.

Jacqueline : Cet empoté ! Enfin tu lui diras que l'iléon a bien retrouvé sa place, ça lui fera plaisir. Il est juste un peu trop imbibé, ce matin. *(Elle attrape la bouteille de gin vide)* Ah faudrait vraiment que j'arête cette cochonnerie.

Sylvia : Vous avez réussi à tenir trois jours, c'est déjà pas si mal !

Jacqueline : Les trois jours les pires de toute ma vie. On ne m'y reprendra plus. Même mon voyage de noce a été plus facile. Faut dire, je passais mes nuits à dépenser l'argent du ménage au casino pendant que mon mari se morfondait dans notre chambre.

Florence : Et dire que tu as fais tout ça pour moi !

Sylvia : C'est vrai, ça. J'espère que vous m'appréciez autant. A un moment j'ai bien crû que vous en aviez après moi ?

Jacqueline : Disons que c'est plutôt après les Sylvia en général !

Sylvia : Comment ça ?

Jacqueline : Quand j'y pense ! C'est dans l'immeuble d'Henri, un pote du quinzisième. On a une Sylvia. Grandchamp, Sylvia Grandchamp. Avec elle, pas moyen de prendre l'apéro tranquille dans la cour. Dès qu'on commence à faire un peu trop de bordel, elle ouvre sa fenêtre et vas-y que je te balance... « Vous pourriez pas faire un peu moins de bruit... Y a mon fils qui essaye de dormir... J'entend même plus ma télévision... Etc, etc », elle a fait une pétition dans l'immeuble et elle a même réussi à faire venir les flics une fois. On les a bien reçu, vous pouvez me croire... Bon, bref, si au début j'avais pas tellement envie de m'occuper de son problème...

Florence : Je m'en souviens !

Jacqueline : Oui, s'occuper des autres, c'est pas dans ma nature. Enfin j'ai eu le malheur de balancer cette histoire à l'apéro qui a suivi. Ils me sont tous tombés dessus. «Tu vas pas la laisser s'en sortir ! Une Sylvia ! Mort au Sylvia ! Mort au Sylvia » Ah les cons, ils en finissaient pas de brailler. Faut dire on commençait à être bien mûr. Ca faisait bien une heure et demie qu'on picolait. A la fin ils m'ont même accompagné jusqu'à chez moi pour m'aider à faire mes valises. C'est la patronne du salon de coiffure qui a lancé l'idée que j'aille m'incruster chez vous, paraît que les beaux parents font parties des causes récurrentes de divorces. Et c'est Henri, le patron de la boîte Baticorps, qui m'a donné le truc de l'infiltration. Paraît qu'y a des gens qui supportent pas de voir des fissures dans leur plafond...

Florence : C'était pour ça !

Jacqueline : Eh oui ! Non je vous jure, qu'elle conne !

Sylvia : Au moins me voilà rassurée !

Jacqueline : Ah et puis maintenant j'ai pas fini d'en entendre. Quand ils vont savoir que j'ai pas eu votre peau. Le fiasco total, même. Je viens ici pour foutre le bordel, et à l'arrivée tout le monde s'embrasse...

Sylvia : Si ça peut vous rassurer, vous n'êtes pas passée loin. Ca n'a tenu qu'à un fil....

(Thierry rentre à ce moment dans le salon, il somnole un peu et s'en va s'affaler sur le canapé.)

Florence : Ca va... *(Encore un peu timide)* Ca va mon chéri ? Tu veux un peu de café ?

Jacqueline : *(Secouant la tête)* Qu'est-ce que je vous disais !

Thierry : Je veux bien, merci !

(Stéphane rentre à ce moment, lui aussi un peu somnolant, il avise la tasse de café que tient sa mère et va vers elle !)

Stéphane : Merci maman ! Dis, tu pourrais en amener une à Thierry, s'il te plait ! Hein, t'en veux Thierry ?

Jacqueline : Ose seulement poser tes sales pattes là-dessus et je te le balance sur la figure !

Thierry : *(Il se retourne d'un coup sur le canapé)* Maman !

Stéphane : *(A Sylvia)* Ah ! Tu vois ! Quand je te disais...

Jacqueline : Qu'est-ce qu'il leur prend, aux deux nigauds ?

Sylvia : *(En riant)* Va t'asseoir, Stéph, je t'apporte du café tout de suite.

Stéphane : *(Il va s'asseoir à côté de Thierry)* C'est le coup du foulard. Dès qu'on a réussi à lui enlever, ça a dû faire baisser la pression.

Thierry : Sûr. Ca lui faisait chauffer la tête ! Benoît va être fier de nous !

Stéphane : Tu vas voir que grâce à nous il va pouvoir se vanter auprès de son professeur !

Thierry : Tu le crois capable de reprendre le coup du foulard à son compte ?

Stéphane : Va savoir !

Jacqueline : Mais ils sont complètement marteaux, ma parole !

(Les deux filles rentrent dans le salon, chacune avec une tasse de café.)

Stéphane : *(Il se retourne vers sa mère)* Au fait, tu pourras quand même nous refaire du rôti de temps en temps. Il était vachement bon.

Jacqueline : Au cyanure, oui !

Thierry : *(En attrapant sa tasse.)* Pas de doute, elle est bien guérie !

Stéphane : *(En attrapant sa tasse)* Dommage. Dommage. Ben tu vois Sylvia, ils ne sont pas si moches, ces rideaux. Hein Thierry, qu'est-ce que tu en penses toi ? C'est maman qui les a choisis ?

Thierry : Pas mal !

(En même temps Thierry et Stéphane posent chacun leur deux pieds sur la table basse. Aussitôt en les voyant, Jacqueline attrape la bouteille de gin et s'élanche vers eux. Les deux filles interviennent et maîtrise tant bien que mal Jacqueline. Rappelée à l'ordre par sa cuite de la veille, elle finit par abandonner le combat et se laisse asseoir près du buffet.)

Jacqueline : Il est temps que je m'en aille. Sinon je crois que vais aller creuser un trou dans la cave.

Stéphane : Pour ça je suis tranquille. *(A Thierry)* Je te l'avais dis que la première chose que j'ai fait en achetant cet appart, c'est de faire couler une chape de dix centimètres de béton dans la cave, alors...

Thierry : ... A moins d'un marteau piqueur !

Stéphane : A propos, maman, comment tu vas faire pour ta fuite dans la cuisine. Tu ne peux pas rentrer chez toi ! Ils en ont encore pour quinze jours de travaux...

Jacqueline : Il ferait beau voir m'en empêcher. De toute façon elle est réparée.

Stéphane : Hein, déjà ? T'es sûre ?

Thierry : Sinon on était prêt à participer au frais.

Jacqueline : Tiens c'est une idée. Je dirais à Henri de vous envoyer la facture. Avec ça on se fera un apéro au champagne ! Au moins j'aurais réussi à sauver l'honneur !

Sylvia : Bon aller, faut que j'aille me préparer. Stéphane, Florence et moi on va au marché St pierre !

Stéphane et Thierry : Encore ?

Florence : Mince, t'as raison, je vais me préparer aussi !

(Sylvia et Florence s'en vont chacune de leur côté, juste avant de sortir Sylvia se retourne vers les deux garçons.)

Sylvia : Je croyais que vous deviez aller courir au bois, ce matin !

Stéphane : Bof !

Thierry : Ca doit être le rôti !

Jacqueline : Ben voyons !

Sylvia et Florence : *(Juste avant de sortir)* Ca doit être l'âge !

Fin .